

Le fleuve en mars, à la manière de Philippe Delerm

Jovette Bernier

Numéro 3, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (imprimé)

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, J. (2017). Le fleuve en mars, à la manière de Philippe Delerm. *Entrevous*, (3), 35–35.

Philippe Delerm

La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules
La sieste assassinée

Cet auteur contemporain a publié avec succès de brefs récits intimistes dans la collection « L'arpenteur » de Gallimard. Dans la liste de ses plaisirs minuscules : lire sur la plage, s'imprégner de l'atmosphère d'un roman d'Agatha Christie, surveiller l'arrivée du bibliobus ou du facteur.

« *On n'est pas amoureux, et c'est pourtant comme si on attendait une lettre d'amour. On reprend sa marche, vers l'escalier ou vers la rue, peu importe. Il y a ce ralentissement quand on décachette une lettre, comme si l'élan n'était plus que simulé, dérisoire.* »

La sieste assassinée, « Correspondance », pages 85-86.

Jovette Bernier a choisi de pasticher Philippe Delerm en marchant vers le Saint-Laurent, au printemps.

Jovette Bernier

Le fleuve en mars

On va marcher un jour de mars, en bottes et parka des grands froids, parce qu'on veut suivre au soleil les trottoirs qui partent.

D'abord, on traverse le quartier villageois. Ici la vie se contente de modestes heures. Qui racle un peu à réparer l'hiver, l'air mécontent. Qui ramasse des branches tombées dans la neige granuleuse ou fend du bois près de sa clôture. Qui pioche à dégager une porte de hangar de la vieille glace.

On suit sur quelques mètres un petit torrent d'eau de fonte. Dépassé le passage du vieux chemin de fer, on parvient à une zone d'un silence si vide que le temps passé s'y est englouti. On continue à avancer, le regard hypnotisé. Le chemin ne va que là : le fleuve, ce vide bleu.

On est arrivé. On s'immobilise. On ne parle pas aux autres marcheurs. On frémit devant l'absolu du paysage. Le dégel s'est emparé du fleuve. C'est la débâcle. Les plaques fracturées glissent vers Sorel, vers Québec, vers le Golfe.

Un cargo passe. Sa large cale d'acier rouge obstrue la vue. Les pieds dans la neige fondante, on voudrait troquer sa vie de touriste urbain pour celle nomade, secrète, étrangère d'un marin, grand et droit, la casquette penchée sur un visage hâlé.

Le soleil chauffe notre rêve. L'air est vif.